



**HAL**  
open science

# L'Aragon d'Ángel Gracia : une quête identitaire dans l'Espagne vide

Gregoria Palomar

► **To cite this version:**

Gregoria Palomar. L'Aragon d'Ángel Gracia : une quête identitaire dans l'Espagne vide. *HispanismeS*, 2018, 11, pp.91-109. 10.4000/hispanismes.3203 . hal-03205521

**HAL Id: hal-03205521**

**<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-03205521>**

Submitted on 22 Apr 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# L'Aragon d'Ángel Gracia : une quête identitaire dans l'Espagne vide

GREGORIA PALOMAR

(Université de Lorraine – Metz)

**Résumé.** La campagne d'Aragon, dont est originaire Ángel Gracia, fait partie de cette Espagne vide décrite en 2016 par Sergio del Molino, lui-même aragonais. Dans ses différents écrits – poèmes, fictions narratives ou chroniques de voyages – Ángel Gracia montre son attachement à cette ruralité dont il est issu. Dans ses deux textes en prose, *Pastoral* (2007) et *Destino y trazo: en bici por Aragón* (2009), la lente déambulation du narrateur et du chroniqueur est un retour nostalgique sur un passé en voie de disparition en même temps qu'une quête identitaire d'un citadin à la recherche de ses racines.

**Mots clés :** Ángel Gracia, Aragon, exode rural, mémoire, quête identitaire

**Abstract.** The Aragonese countryside, where Ángel Gracia's family was born, is part of what Sergio del Molino, another native of Aragon, describes as "Empty Spain" in a book published in 2016. In his assorted works, which include poetry, fiction or travel accounts, Ángel Gracia shows how much he cares for his rural background. In two of his prose works, entitled *Pastoral* (2007) and *Destino y trazo : en bici por Aragón* (2009), the narrator's - and the columnist's - leisurely meandering is a nostalgic journey into the vanishing past as well as the identity quest of a city dweller in search of his roots.

**Key words:** Ángel Gracia, Aragon, rural exodus, memory, identity quest

L'Espagne, comme la plupart des pays développés, a été marquée au vingtième siècle par un fort exode rural qui s'est accompagné d'une transformation du paysage urbain. Ce mouvement de population s'est effectué encore plus massivement entre 1955 et 1965<sup>1</sup>. Si, au début du vingtième siècle, l'Espagne était un pays essentiellement rural, avec un taux de population urbaine de 31,83% en 1900, en 1996, c'est 75,38% de la population espagnole qui vit dans les villes et ce sont principalement les capitales de province qui subissent les conséquences de cette urbanisation accélérée<sup>2</sup>, avec un contraste croissant entre zones urbaines et Espagne rurale, de plus en plus dépeuplée, loin des centres du pouvoir, une Espagne vide que Sergio del Molino définit comme un territoire caractérisé par l'absence de mer et qui comprend les deux Castilles, l'Estrémadure, l'Aragon et la Rioja. Ainsi délimitée,

---

<sup>1</sup> Luis CAMARERO (coord.), Fátima CRUZ, Manuel GONZALEZ, Julio A. DEL PINO, Jesús OLIVA, Rosario SAMPEDRO, *La población rural de España. De los desequilibrios a la sostenibilidad social*, Barcelona, Obra Social, Fundación "la Caixa", 2009, p. 30.

<sup>2</sup> José M<sup>a</sup> SERRANO MARTINEZ, « Crecimiento de la población urbana española y complejidad del modelo de organización de su red urbana. Interpretación de los cambios producidos durante los últimos decenios », *Cuadernos de geografía*, n° 28, p. 152.

cette Espagne vide représente 53,12 % de la superficie totale de l'Espagne et 15,75 % de la population, moins de 10 % si l'on exclut les capitales de provinces<sup>3</sup>.

L'importance de ce phénomène de migration intérieure a fait naître une ou plusieurs générations de citoyens qui s'identifient non seulement par leur lieu de naissance et de résidence mais par référence à leur terre d'origine. L'urbanisation rapide a pour résultat la forte présence de l'espace rural dans l'imaginaire collectif, et Sergio del Molino considère que ce grand traumatisme que fut l'exode rural des années soixante marque encore l'esprit des Espagnols : « El paisaje que ha pintado ese Gran Trauma define el país y ha dejado una huella enorme en sus habitantes. Hay una España vacía en la que vive un puñado de españoles, pero hay otra España vacía que vive en la mente y la memoria de millones de españoles »<sup>4</sup>. Ruralité et mémoire sont intimement liées dans des œuvres telles que *Relato de Babia* de Luis Mateo Díez<sup>5</sup>, ou encore *Qué tiempo tan feliz* – au titre éloquent – de Juan Pedro Aparicio<sup>6</sup>. Concernant cet ouvrage, on peut souligner, à la fin du vingtième siècle, le projet de la maison d'édition Edilesa de constituer une collection, « los libros de la candamia » – du nom d'une montagne proche de la ville de León – dans laquelle des écrivains nés à León ou attachés à cette province, racontent leurs souvenirs. Ce projet, qui a permis, outre la publication du recueil de Juan Pedro Aparicio, celle de six autres ouvrages<sup>7</sup>, est significatif d'une nouvelle valorisation du passé rural, vu comme un retour aux sources, qui s'est produite dans les dernières années du vingtième siècle, à une époque où l'on commence à mettre en cause l'urbanisation à outrance, la désertification des espaces ruraux et la perte d'un substrat culturel local.

La mise en valeur de l'espace d'origine a d'ailleurs été perçue et exploitée par les hommes politiques de la fin du vingtième siècle puisque Sergio del Molino affirme, par exemple, que « Tierno Galván sabía que los madrileños, salvo unos pocos gatos perdidos en unos barrios castizos en ruinas, habían venido del pueblo [...]. Por eso inventó una infancia soriana »<sup>8</sup>.

---

<sup>3</sup> Sergio DEL MOLINO, *La España vacía: viaje por un país que nunca fue*, Madrid, Turner, 2016, p. 39.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>5</sup> Luis Mateo DIEZ, *Relato de Babia*, León, Diputación provincial, 1986.

<sup>6</sup> Juan Pedro APARICIO, *Qué tiempo tan feliz*, León, Edilesa, col. Los libros de la candamia, 2000.

<sup>7</sup> Luis Mateo DIEZ, *Días del desván*, León, Edilesa, col. Los libros de la candamia, 1997. José María MERINO, *Intramuros*, León, Edilesa, col. Los libros de la candamia, 1998. Elena SANTIAGO, *Ángeles oscuros*, León, Edilesa, col. Los libros de la candamia, 1998. Antonio COLINAS, *El crujido de la luz*, León, Edilesa, col. Los libros de la candamia, 1999. Antonio PEREIRA, *Cuentos de la Cábala*, León, Edilesa, col. Los libros de la candamia, 2000. Victoriano CREMER, *La casona*, León, Edilesa, col. Los libros de la candamia, 2001.

<sup>8</sup> Sergio DEL MOLINO, *La España vacía, op. cit.*, p. 222.

Ce retour vers la ruralité s'est transformé au vingt-et-unième siècle avec l'apparition des néo-ruraux, des citadins qui font le choix d'aller vivre à la campagne pour des raisons philosophiques ou idéologiques :

El núcleo central de sus deseos es vivir en mayor contacto con la naturaleza, muy a menudo en zonas montañosas. De acuerdo con ello, manifiestan un fuerte interés en la defensa del medio ambiente. Asimismo, aspiran a poder llevar una vida más sencilla y plena, en la que los valores fundamentales se centran en el desarrollo personal<sup>9</sup>.

Alors qu'au vingtième siècle, la ruralité était, dans la lignée d'Azorín, symbole de tristesse et d'abandon, dans une vision noire que l'on retrouve au cinéma dans les films *Terre sans pain* de Buñuel en 1933 ou *El crimen de Cuenca* de Pilar Miró en 1980, les néo-ruraux ont tendance à idéaliser un retour à une Espagne du *Beatus Ille* qui est souvent un échec quand il faut affronter les dures conditions liées à l'isolement, aux conditions climatiques et aux travaux des champs. Sergio del Molino juge durement ces « grupos de amigos que fantaseaban con fundar una arcadia »<sup>10</sup> et chez qui l'on perçoit très vite « ese delirio que aparece en los ojos de quienes han pasado más de un invierno en un pueblo de cuatro habitantes rodeado por kilómetros de nada »<sup>11</sup>.

Comment concilier alors ces deux visions contradictoires d'un monde rural délaissé ou idéalisé que les Espagnols sentent comme faisant partie de leur passé ? Comment retrouver l'essence de cette vie au cœur de la nature qui n'existe plus que par des récits transmis de génération en génération ? Si cette transmission se fait dans l'intimité des familles, nombre d'écrivains ont également voulu porter témoignage de leur propre rapport au passé afin de « préserver et de transmettre l'expérience des autres, ceux qui sont éloignés de nous dans l'espace et le temps ou qui diffèrent de nous par les conditions de leur vie »<sup>12</sup>, dans des écrits qui mêlent souvent fiction et éléments autobiographiques.

C'est le cas de l'Aragonais Ángel Gracia qui exprime, dans ses différents écrits, cet attachement à la ruralité dont il est issu, à ces signes identitaires brouillés par l'éducation citadine et le silence de parents ou grands-parents parfois honteux de leurs origines et pour lesquels la réussite sociale des enfants ne peut se faire qu'en adoptant les codes de la vie citadine. Nous nous attacherons donc à voir comment l'œuvre d'Ángel Gracia est le reflet de ce retour des citadins vers les terres de leurs ancêtres et quel sens donner à ses différents

---

<sup>9</sup> Raúl KERKHOFF, José Miguel IBARGÜEN RIPOLLES, José Antonio LOPEZ LAFUENTE, Santiago IBARGÜEN RIPOLLES, « Neorrurales: dificultades durante el proceso de asentamiento en el medio rural aragonés una visión a través de sus experiencias », *Informes*, n° 3, 2004, p. 51 [consulté le 20/09/2018], URL : [http://www.ceddar.org/content/files/articulo\\_f\\_264\\_01\\_Informes-2004-3.pdf](http://www.ceddar.org/content/files/articulo_f_264_01_Informes-2004-3.pdf),

<sup>10</sup> Sergio DEL MOLINO, *La España vacía*, *op. cit.*, p. 87.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>12</sup> Antoine COMPAGNON, *La littérature, pour quoi faire ?* Paris, Collège de France / Fayard, 2007, p. 63.

textes qui tous ont un rapport avec la ruralité, avec cette Espagne vide, loin des centres de pouvoir que décrit Sergio del Molino dans son essai.

### **Dire ses racines aragonaises**

Ángel Gracia, né à Saragosse en 1970, y a toujours vécu et travaillé, selon la deuxième de couverture de son roman *Pastoral*<sup>13</sup>. À l'exception de son dernier roman, ses œuvres ont toutes été publiées à Saragosse : il a publié trois recueils de poèmes, *Valhondo*<sup>14</sup>, publié en 2003, *Libro de los ibones*<sup>15</sup>, publié en 2005 et *Arar*<sup>16</sup>, publié en 2010. *Pastoral*, son premier roman, a été publié en 2007, le second, *Campo rojo*<sup>17</sup>, en 2015 ; il est enfin l'auteur d'un recueil d'articles intitulé *Destino y trazo: en bici por Aragón*<sup>18</sup>, publié en 2009. Hormis *Campo rojo* qui se déroule dans la banlieue de Saragosse, nous constatons que dès le titre l'auteur affirme son ancrage dans les terres de sa province d'origine : Valhondo est le nom d'une montagne d'Aragon, près de la petite ville de Longares, située à 38 kilomètres de Saragosse. Les *ibones* sont des petits lacs caractéristiques des Pyrénées aragonaises. Par ailleurs, trois des titres, *Arar*, *Pastoral* et *Destino y trazo*, font référence à la vie rurale ou éloignée de l'agitation citadine, tous semblent traduire un attachement particulier de l'auteur à la ruralité d'une province qui a souffert, comme beaucoup d'autres, de l'exode rural, ce grand traumatisme des années soixante. Sergio del Molino, lui-même aragonais, rappelle d'ailleurs que « [s]egún la clasificación de la Organización para la Cooperación y el Desarrollo Económico (OCDE), Aragón es una región intermedia, con rasgos urbanos y rurales, por eso se considera muy representativa de la estructura demográfica española. Una España a escala, casi, de laboratorio »<sup>19</sup>.

Afin de comprendre cet attachement d'Ángel Gracia à ses racines rurales, nous nous intéresserons plus particulièrement à deux textes en prose : *Pastoral* et *Destino et trazo: en bici por Aragón*. Bien que les deux ouvrages proposent un pacte de lecture différent, l'un étant présenté comme fiction et l'autre comme chronique personnelle, au quotidien, d'un parcours de la province à bicyclette, nous pouvons trouver des points communs dans les points de vue proposés : dans les deux cas, il s'agit d'un journal de bord d'un cycliste qui parcourt une campagne qu'il redécouvre et qui livre ses sentiments au fil de son périple. À

---

<sup>13</sup> Ángel GRACIA, *Pastoral*, Zaragoza, Prames–Las tres hermanas, 2007.

<sup>14</sup> Ángel GRACIA, *Valhondo*, Diputación provincial de Zaragoza, 2003.

<sup>15</sup> Ángel GRACIA, *Libro de los ibones*, Zaragoza, Aqua, 2005.

<sup>16</sup> Ángel GRACIA, *Arar*, Zaragoza, Las Tres Hermanas, 2010.

<sup>17</sup> Ángel GRACIA, *Campo rojo*, Avinyonet del Penedès, Barcelona, Candaya, 2015.

<sup>18</sup> Ángel GRACIA, *Destino y trazo : en bici por Aragón*, Zaragoza, Comunitat, 2009.

<sup>19</sup> Sergio DEL MOLINO, *La España vacía*, op. cit., p. 34.

travers le regard du cycliste, ses rencontres avec les habitants des villages qu'il traverse, ses réflexions personnelles, nous découvrons la réalité de cette Espagne vide qui semble ignorer les bouleversements de la vie citadine et avoir été oubliée des centres de pouvoir.

### **Prendre le temps de la rencontre**

*Pastoral* est le récit d'un jeune homme de 24 ans, né à Saragosse d'un père, Esteban, autrefois berger, et d'une mère domestique dès l'âge de douze ans<sup>20</sup>. Le jeune homme, dont nous ne connaissons pas le nom, est étudiant en lettres et est pour un an à l'université d'Iéna, quand il apprend la mort de son grand-père maternel qui, veuf, vivait depuis onze ans chez sa fille. De retour à Saragosse, où il retrouve le fauteuil vide du défunt, les souvenirs et les sentiments de culpabilité l'envahissent ; il ressent alors le besoin de se rendre à Longares « el pueblo donde mi abuelo vivió, donde lo han enterrado y, por lo tanto, donde yacerá ya siempre junto a mi abuela »<sup>21</sup>. C'est donc une sorte de pèlerinage qu'entreprend le jeune citadin, un voyage initiatique qui devra lui permettre une rencontre avec lui-même, ce qui explique qu'il choisisse de cacher à ses parents le véritable but de son voyage.

Après une première étape avec son ami Germán, lui aussi fils de berger, c'est à bicyclette qu'il décide de partir sur les traces de ses grands-parents, choisissant la lenteur du déplacement pour « un viaje pausado y contemplativo por esta tierra que acabamos de visitar, una especie de despedida y de reencuentro con mi origen »<sup>22</sup>, dans cette mémoire de l'exode rural des ancêtres qu'ont gardée beaucoup de citadins. Ce choix du voyage à vélo, dans de petits villages où le train ne s'arrête plus, que ne relie aucune route nationale, lui permettra un contact direct avec les habitants, un retour vers un mode de vie où la voiture semble absente, où les pauses sont nombreuses, que ce soit pour des échanges avec les habitants ou pour une sieste bercé par la musique d'une rivière<sup>23</sup>. Le présent narratif adopté dans le récit, l'absence de distance temporelle, les constants retours sur la mémoire personnelle et familiale marquent cette méditation du jeune homme, ponctuée de références à Confucius, dans une introspection silencieuse qui rappelle la promenade solitaire et machadienne du poème « El sendero es mi morada » : « El sendero camina conmigo / callando lo que sabe »<sup>24</sup>.

C'est aussi la bicyclette que choisit Ángel Gracia, pour une redécouverte des paysages d'Aragon qu'il réfère dans une série d'articles pour le supplément *Heraldo Domingo*, publiés

---

<sup>20</sup> Ángel GRACIA, *Pastoral*, *op. cit.*, p. 35.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>23</sup> « duermo la siesta al arrullo del agua », *ibid.*, p. 56.

<sup>24</sup> Ángel GRACIA, *Libro de los ibones*, *op. cit.*, p. 19.

entre octobre 2007 et juin 2008. Il s'agit, dans cette série de chroniques, d'adopter le rythme de la contemplation, d'oublier les voyages en voiture qui précipitent et dénaturent la découverte : « No se trata de huir de la cotidianidad, sino de observarla de otro punto de vista: el del sillín de una bici, más elevado que el asiento de un coche, una mirada pausada que convierte el paisaje en algo más que una fotografía »<sup>25</sup>. Il s'agit donc d'oublier le regard du touriste, de revenir à la racine des choses, de sentir que « [l]a vida se demora en detalles pequeños pero imprescindibles para ser la vida »<sup>26</sup>. Comme dans le roman, Ángel Gracia choisit le présent pour traduire cette immédiateté qui s'offre à lui et y découvrir le sens de cet univers rural qu'il souhaite réhabiliter.

C'est ce rythme apaisé qui permet, dans les deux cas, le temps de la rencontre. Le narrateur / chroniqueur cherche à visiter ces terres originelles non pas comme un touriste ou un voyeur, mais comme l'auraient fait dans le passé ces paysans qui connaissaient chaque arpent d'une terre qui leur donnait travail, subsistance, cadre de vie et sépulture. Cette lente déambulation permet alors de voir des villages où vivent les derniers témoins d'un passé qui semble en voie de disparition.

### **Souvenir nostalgique des plaisirs du passé**

Pour le jeune homme du roman *Pastoral*, revenir à Longares et dans ses environs, c'est retrouver un passé qui n'est plus, ce territoire de l'enfance dont il a conscience, avec la disparition de son grand-père, qu'il est à jamais perdu et qu'il ne peut maintenant qu'être source de nostalgie. Revoir ces lieux de ses vacances d'enfant, c'est tenter d'en garder des bribes dans la mémoire, avec l'aide de Germán, qui partage avec lui les mêmes origines rurales : « Mostrar a un amigo los colores y las formas de aquel territorio infantil es una forma de dejar a un lado el duelo y sustituirlo por la nostalgia, que está construida también de desolación, pero que al menos conserva una sombra de felicidad » ; c'est cette part de bonheur, par-delà la douleur du deuil, qu'il tentera de retrouver dans les décors du passé, mais l'on peut se demander dans quelle mesure cette nostalgie n'influencera pas le regard porté sur ce qu'il découvrira. La nostalgie est, selon le Trésor de la Langue Française, « le regret mélancolique d'une chose, d'un état, d'une existence que l'on a eu(e) ou connu(e), [le] désir d'un retour dans le passé ». C'est ce regret des moments heureux vécus à la campagne qui ressurgit dès son arrivée à Longares, avec le souvenir des jeux avec son grand-père, des

---

<sup>25</sup> Ángel GRACIA, *Destino y trazo : en bici por Aragón, op. cit.*, p. 17.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 25.

premières excursions à bicyclette avec lui<sup>27</sup>, des madeleines du boulanger dévorées dès la sortie du four<sup>28</sup>, ou des sandwichs qu’il emportait pour ses excursions d’enfant à vélo<sup>29</sup> ; un monde de jeux, de plaisirs simples, de tendresse familiale irrémédiablement perdus. Cependant, ces expériences vécues sont aussi celles qui forgent un lien profond, inaltérable, avec ces lieux qu’ils avait quittés depuis longtemps et qui sont si loin de son mode de vie actuel, car son premier souvenir conscient est associé à ce paysage qu’il parcourt : « Mi primer recuerdo infantil, mi primera imagen con conciencia de mí, con plena sensación de ser yo y de estar vivo, se sitúa justamente aquí, en este lugar fantasmal pero para mí tan real »<sup>30</sup>. Il existe ainsi, par la certitude d’un passé rattaché à ces terres, un sentiment d’appartenance qui fait de l’étudiant en littérature allemande un être écartelé entre deux réalités, qui garde une conscience profonde de ce que fut la vie de sa famille dans les deux générations qui l’ont précédé et qui ont fait son identité.

Ce retour aux sources lui permet de retrouver des attitudes, des saveurs, des plaisirs du passé qui révèlent cette remémoration proustienne soulignée par Sergio del Molino<sup>31</sup>. Retrouver ses origines, c’est aussi goûter de nouveau les plats simples qu’il déguste dans les bars et les auberges, centres névralgiques des villages qu’il traverse, fidèles à la gastronomie populaire et ancestrale, qui n’utilise que les productions locales. Arrivé à Almonacid de la Sierra, il rencontre au café un cycliste qui reprend des forces avant de partir : « va a almorzar huevos fritos, longaniza y torta »<sup>32</sup> ; lui-même se réglera à Cariñena de « huevos fritos con chorizo »<sup>33</sup>, alors que ses oncles d’Almonacid l’invitent à manger ce qui, certainement, est issu de leur propre élevage : « [m]is tíos insisten para que me quede a comer conejo al horno con ajolio »<sup>34</sup>. C’est, semble-t-il, le même régime alimentaire qui attend le cycliste chroniqueur de *Destino y trazo*, qui savoure dès sa première étape « media tortilla de longaniza recién hecha »<sup>35</sup>. Le vin est aussi celui de la région, que l’on boit simplement :

Aquí el vino se bebe todavía en esos pequeños vasos de cristal, los mismos vasos indestructibles donde he visto beber a mi abuelo, a mi padre y a mis tíos, y donde yo

---

<sup>27</sup> Ángel GRACIA, *Pastoral*, op. cit., p. 31.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>31</sup> « Son muchas las formas de volver. Muchas las aproximaciones. Pero todas tienen algo de proustiano, todas escarban en tiempos perdidos », Sergio DEL MOLINO, *La España vacía*, op. cit., p. 245.

<sup>32</sup> Ángel GRACIA, *Pastoral*, op. cit., p. 52.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>35</sup> Ángel GRACIA, *Destino y trazo: en bici por Aragón*, op. cit., p. 18.



mismo bebía los días señalados, impelido y aclamado por los hombres de la familia, aunque censurado por las mujeres<sup>36</sup>.

Ces plats traditionnels, que l'on continue à servir aussi bien dans les maisons que dans les bars et restaurants, montrent que la vie a gardé sa simplicité, on semble loin de la société de consommation et des hypermarchés qui offrent au consommateur pressé des plats tout préparés. Cependant, cette persistance de la gastronomie traditionnelle peut être également le reflet d'une société qui, loin du développement, a gardé ses caractéristiques ancestrales et n'a pas renouvelé sa population.

### **Une société vouée à disparaître**

Pour le jeune narrateur de *Pastoral*, les lieux qu'il parcourt sont essentiellement ceux où ont vécu ses grands-parents, et ce sont des personnes de la génération de ces derniers qu'il rencontre principalement, ceux qui n'ont pas émigré et semblent vivre selon les codes d'une époque révolue. En 1988, le roman de Julio Llamazares *La lluvia amarilla*<sup>37</sup> est le dramatique monologue du dernier habitant d'Ainielle qui, selon Rosa María Díez Cobo « se convierte en el eco moribundo de los recuerdos de una aldea al borde de su desaparición como lugar habitado »<sup>38</sup>. À travers ce tragique personnage d'Andrés, Julio Llamazares montrait les conséquences humaines du grand traumatisme évoqué par Sergio del Molino : dans des villages progressivement abandonnés par les jeunes actifs, ceux qui sont restés n'ont plus qu'à attendre la mort.

Le roman d'Ángel Gracia n'a pas cette tonalité dramatique, le narrateur va à la rencontre d'hommes et de femmes qui semblent garder un lien social, symbolisé par la persistance des bars et des auberges, lieux de dialogues impromptus pour le jeune narrateur ou pour le chroniqueur Ángel Gracia. Cependant, celui-ci engage souvent la conversation avec des personnes âgées pour lesquelles le temps semble s'être arrêté et qui vivent essentiellement dans leurs souvenirs. Ainsi, à Lanaja – commune de la province de Huesca –, il rencontre sur la place deux grands-pères qui lui expliquent comment aller au bunker, vestige de la Guerre Civile. Il pense alors à leur vie quotidienne dans ce village tranquille : « Los imagino así

---

<sup>36</sup> Ángel GRACIA, *Pastoral*, op. cit., p. 78.

<sup>37</sup> Julio LLAMAZARES, *La lluvia amarilla*, Barcelona, Seix Barral, 1988.

<sup>38</sup> Rosa María DIEZ COBO, «Páramos humanos: retóricas del espacio vacío en *La lluvia amarilla* de Julio Llamazares y en la novela neorrural española», *Siglo XXI. Literatura y Cultura Españolas*, 15 (2017), p. 19, <https://doi.org/10.24197/sxxi.15.2017.13-25> [consulté le 24/09/2018].

todos los días, hablando sin mirarse, pensando en voz alta, discutiendo o fingiendo disconformidad para alargar la conversación, para demorar el tiempo. Ambos nacieron y morirán aquí, completando el círculo »<sup>39</sup>. Plus tard, sur la route qui relie Bujaraloz – province de Saragosse – à Sariñena – province de Huesca –, deux femmes se rendent au cimetière et il observe « un viejo sentado en un banco, en mitad de la nada »<sup>40</sup> qui, comme les deux grands-pères de Lanaja, ne semble être que dans l’attente d’on ne sait quoi, en proie au désœuvrement et ruminant ses souvenirs. Dans ces villages abandonnés, la mort de l’un des habitants, comme dans le roman de Julio Llamazares, est une étape supplémentaire dans le vide de la vie de ceux qui ne sont plus que les survivants du « grand traumatisme », ils ont alors conscience d’être les derniers, « [l]os últimos », de cette Laponie espagnole, les 65.000 kilomètres carrés des terres de l’intérieur, décrits par Paco Cerdà, « [u]n mundo que perece a espaldas de la civilización urbana. Una tierra que grita desde su obligado silencio, que profiere un mudo alarido contra su lenta y agónica despoblación »<sup>41</sup>. Ce hurlement muet de l’Espagne vide devient un cri de détresse de populations qui ont perdu leur raison d’être, qui n’ont plus une part active et reconnue dans l’activité économique du pays.

La réaction des habitants de Monegrillo – province de Saragosse – à l’arrivée d’Ángel Gracia révèle l’inactivité à laquelle sont condamnés ces anciens paysans ou bergers mais aussi, en filigrane, l’indifférence et l’oubli des citadins qui ignorent ces villages, ce qui transforme toute venue d’un non-autochtone en événement : « Se diría que los parroquianos del bar me esperaban desde hacía siglos pues, al verme entrar, se giran desde sus mesas y no paran de preguntarme de dónde vengo »<sup>42</sup>.

L’isolement progressif de ces populations a d’ailleurs été accentué par la fermeture des gares ou des lignes de chemin de fer : Ángel Gracia rappelle que « [e]n 1973 Renfe cerró la línea de ferrocarril de la Val de Zafán, que unía el Bajo Aragón con el Mediterráneo »<sup>43</sup>, renforçant ainsi la situation d’enclavement de ce « país sin mar » évoqué par Sergio del Molino<sup>44</sup>. Le jeune narrateur de *Pastoral* souligne, pour sa part, que le train ne s’arrête plus dans certains villages : « María de Huerva, Longares y otros pueblos no tienen parada, aunque alguna vez la tuvieran. Pasamos por ellos disminuyendo apenas la velocidad, como si estuvieran en cuarentena o abandonados »<sup>45</sup>. Longares, rappelons-le, n’est qu’à trente-huit

---

<sup>39</sup> Ángel GRACIA, *Destino y trazo : en bici por Aragón*, op. cit., p. 26.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>41</sup> Paco CERDA, *Los últimos : voces de la Laponia española*, Logroño, Pepitas de calabaza, 2017, p. 9.

<sup>42</sup> Ángel GRACIA, *Destino y trazo : en bici por Aragón*, op. cit., p. 28.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>44</sup> Sergio DEL MOLINO, *La España vacía*, op. cit., p. 37.

<sup>45</sup> Ángel GRACIA, *Pastoral*, op. cit., p. 50.

kilomètres de Saragosse, ce qui montre bien la rupture abrupte entre la ville et la campagne, comme si un fossé infranchissable séparait les deux univers, dans un contraste brutal qui caractérise le paysage espagnol et que souligne Sergio del Molino : « Esa es la otra salvedad ibérica. La España vacía aparece de pronto nada más abandonar las ciudades. [...] Hay una raya no imaginaria, un límite municipal, que establece el comienzo de la España vacía. No es un cambio progresivo, sino brusco »<sup>46</sup>.

L'absence de moyens de transport éloigne ces villages du centre économique, accroît les distances, renvoie à un temps où les distances étaient insurmontables, où tout voyage, bien loin de l'ère des avions *low cost*, était une expédition. En effet, le jeune voyageur souligne que « [n]ingún turista puede hacer una visita en el día, porque no existe modo de regresar por la tarde ni por la noche, ni siquiera en autobús »<sup>47</sup>. Deux modes de vie proches géographiquement s'ignorent : celui des citadins qui peuvent, grâce à l'AVE ou au *puente aéreo*, traverser l'Espagne en quelques heures, et celui des habitants de l'Espagne vide, confinés dans leurs terres.

Les populations vieillissantes, l'absence de progrès, la distance infranchissable qui sépare les habitants des campagnes aragonaises du mode de vie citadin, révèlent une société vouée à disparaître. Les lieux que parcourent aussi bien le chroniqueur de *Destino y traza* que le jeune étudiant de *Pastoral* deviennent les traces d'un mode de vie et d'un système économique qui ne sont plus. Cependant, contrairement à l'Ainielle de *La lluvia amarilla* qui sera rayé de la carte à la mort d'Andrés, ici d'autres activités semblent surgir, une autre population s'installe dans ces terres, modifiant profondément l'essence de ces régions rurales.

Le personnage que crée Ángel Gracia dans *Pastoral* ainsi que son jeune ami Germán sont des jeunes qui sont nés et ont grandi dans une capitale de province et qui, comme beaucoup de citadins espagnols, gardent en mémoire le passé rural de leurs parents et grands-parents. Ils témoignent de l'ascension sociale qui a résulté de cet exode massif : les grands-parents de l'étudiant en littérature allemande, qui vient de passer un an à Iéna pour étudier l'œuvre d'Hölderlin, dans un milieu cosmopolite, ont connu la misère dans la campagne d'Aragon, loin de tout. Ils y ont vécu et y sont morts, n'ont pas dû avoir d'autre horizon que les champs que traverse maintenant le jeune homme, comme les voisins de sa grand-mère maternelle, qui vivent encore au village et qui sont « los padres de un famoso periodista de Barcelona »<sup>48</sup>. Le grand-père paternel du jeune étudiant, comme son père et le père de Germán, était berger, et a

---

<sup>46</sup> Sergio DEL MOLINO, *La España vacía*, op. cit., p. 47-48.

<sup>47</sup> Ángel GRACIA, *Pastoral*, op. cit., p. 51.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 87.

vécu les dures conditions de vie de la *paridera*, où il passait ses nuits, loin du foyer familial : « Según mi abuelo, las noches en aquellas casetas eran más de insomnio helado que de descanso »<sup>49</sup>. Les deux amis ont conscience de ce difficile passé de leurs ascendants, que leurs parents ressentent encore avec un sentiment de honte, que le narrateur observe à son arrivée à l'aéroport où l'attend son père, dont il interprète l'attitude réservée comme « [e]l eterno complejo de inferioridad de la gente del campo, de alguna gente de campo humilde »<sup>50</sup>. La génération des parents semble porter encore le poids d'une discrimination sociale, présente même entre les paysans de ces terres misérables, les bergers étant ce qui se trouvait au plus bas de l'échelle sociale, méprisés par les autres ruraux, ce qui eut pour conséquence que le mariage de sa grand-mère avec un berger fut mal vu de ses parents<sup>51</sup>. On mesure alors le chemin parcouru pour cette famille qui envoie son fils étudier en Allemagne !

C'était une vie d'autant plus misérable que les bergers souffraient de l'exploitation du *cacique*, auquel appartenait la presque totalité du troupeau<sup>52</sup> ou de l'arbitraire d'un pouvoir borné, comme le montre l'épisode de la condamnation du père de Germán, emprisonné pour avoir laissé paître ses brebis sur un terrain militaire. Il n'y a donc pas d'idéalisation de la vie menée par ses grands-parents car on sent en filigrane la permanence de structures archaïques et de préjugés sociaux. De dures conditions de vie qui engendrent parfois la violence, comme en témoigne la mort de l'arrière-grand-père, causée par un conflit sur les pâturages<sup>53</sup>.

Hommes et femmes étaient intimement unis, marqués par ces « interminables estirpes de labradores »<sup>54</sup> dont est issu le narrateur et les noms des lieux révèlent ce lien profond : ils suggèrent toute une mythologie, une mémoire collective qui mêle les activités traditionnelles et les drames dont les sites parcourus ont été les témoins : la *Vereda de la Degollada* porte ce nom parce qu'une femme y a été assassinée<sup>55</sup>, la *peña del Rayo* rappelle qu'un berger y a été foudroyé près de ce rocher<sup>56</sup>. Cette connaissance des lieux était ainsi transmise de génération en génération, la toponymie devenant de cette manière un vecteur de mémoire, d'attachement à la terre et porteur d'une leçon de vie : « Estas son nuestras tradiciones, nuestro pasado, las

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>51</sup> « Socialmente, era peor visto ser pastor que labrador », *ibid.*, p. 63.

<sup>52</sup> « mis abuelos [temían] cualquier daño posible que pudiese perjudicarles, cualquier pata quebrada o cordero herido que contrariase al verdadero dueño de la paridera y de la mayor parte del rebaño, uno de los caciques del pueblo, pues sólo treinta de las ovejas y, eso sí, todas las cabras, también treinta, eran propiedad de mis abuelos », *ibid.*, p. 58.

<sup>53</sup> « En Tosos, un labrador había matado al padre de mi abuelo por el habitual enfrentamiento a causa de los pastos », *ibid.*, p. 65.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 73.

historias que me contaban los abuelos durante aquellos veranos de mi niñez. [...] Narraciones sin otra moraleja que lo incomprensible del mundo »<sup>57</sup>. Il y avait, avant le grand traumatisme de l'exode rural, une acceptation par les paysans de leur destinée, de cet aspect incompréhensible du monde dans lequel il leur était donné de vivre, ce qui peut expliquer qu'il n'est pas fait mention de révolte face à des conditions de vie qui semblent parfois infrahumaines et que le jeune narrateur de *Pastoral* garde en mémoire par les récits de son grand-père.

De ces difficiles conditions de vie, encore en vigueur au milieu du vingtième siècle, il ne reste que des traces dans le paysage aragonais et le jeune homme ne voit que des *parideras* en ruine, signe de la disparition de ce mode de vie ancestral. L'économie, essentiellement ovine, qui supposait un rapport intime à la terre, a laissé place à de nouvelles activités, transformant profondément la société de cette Espagne vide. C'est tout d'abord le système de la propriété qui a évolué car l'exode rural et le vieillissement de la population, ainsi que le désintérêt des nouveaux citadins pour les terres dont ils héritent, et dont ils n'ont parfois que faire, provoque une nouvelle concentration des propriétés, ce que constate le jeune étudiant dans les alentours de Longares, une zone devenue plus prospère depuis que le vin a obtenu une AOP<sup>58</sup>. On perçoit ainsi, à travers les observations de ce jeune homme qui observe de l'extérieur ce monde rural mais qui y est encore fortement attaché, le passage d'une époque où le paysan vit dans une relation de dépendance avec un sol qui le nourrit à peine et une agriculture plus industrialisée dont la rationalisation a créé une distance entre l'homme et la terre.

Imbibé de l'image du paysan que lui a transmise son grand-père, le jeune homme porte un regard critique sur ces nouveaux agriculteurs qui, aux dires de son ami belge Vincent, ne cultivent plus la terre et vivent de subventions, se consacrant essentiellement à une monoculture mécanisée qui ne nécessite que peu de périodes de travail sur l'année<sup>59</sup>. La campagne est devenue un outil d'enrichissement, ou un objet de curiosité, une destination pour des voyages ethno-touristiques faits par des urbains qui ont oublié ce qu'était l'union entre l'homme et la terre. Cette nouvelle économie, basée sur une vision industrialisée de l'agriculture, a profondément modifié les paysages et l'habitat, ainsi que les comportements humains : « Abundan los campos de maíz, los frutales y el regadío. Por un desvío, llevo a un

---

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>58</sup> « Se nota que la comarca tiene dinero. La Denominación de Origen del vino ha traído bonanza y optimismo », *ibid.*, p. 77.

<sup>59</sup> « estos tiempos, en fin, donde el agricultor es un empresario, un cacique convertido en "artista de la tierra", de [sic] aristócrata que no trabaja en el campo, pues se pasa la vida en los bares del pueblo, acumulando subvenciones de Bruselas, de Madrid y de Zaragoza, solicitando indemnizaciones y seguros. Todos sabemos que las faenas agrícolas, con este tipo de monocultivo, son escasas a lo largo del año y casi todas están ya mecanizadas », *ibid.*, p. 83.

edificio horriblemente grande, un lugar al que acuden en peregrinación turística y etnoturística los catadores de vino urbano »<sup>60</sup>. On ne peut que souligner l'ironie de cette allusion à un pèlerinage qui remplace le respect de la terre par une adoration pour le vin dans un horrible temple qui défigure l'environnement. Il y a donc un détournement des valeurs initiales de la ruralité, et l'on est loin de ce geste simple des buveurs de vin évoqué précédemment.

De même, le jeune homme se souvient de la perplexité de son père face à la chasse vue comme un loisir : « La caza como deporte, entendida como ocio incluso ahora ya para las clases trabajadoras es incomprensible (inadmisibles por dignidad) para quien ha vivido la caza como aprendizaje de la supervivencia »<sup>61</sup>. Il y a donc une contradiction entre un retour à la nature rêvé par les citadins et ce qu'aussi bien le jeune étudiant que le chroniqueur Ángel Gracia semblent considérer comme une exploitation généralisée et excessive des espaces naturels :

Perseguimos con ansiedad los espacios naturales sin humanizar, puros, salvajes, justamente todo aquello que comenzamos a eliminar cuando, hace milenios, dejamos de ser nómadas. La sedentarización implicó convertir toda la superficie roturable en explotación agropecuaria. Ahora la tierra, o es cultivo, o es parque cultural<sup>62</sup>.

L'évolution de la population, l'urbanisation accélérée, ont changé les espaces mais aussi la façon de considérer la nature. C'est un bouleversement social qui s'est opéré pendant le vingtième siècle, et le vingt-et-unième siècle a aussi vu une transformation de la population rurale, qui aura certainement une incidence sur cette transmission dont le jeune étudiant a été le récepteur. Ces ruraux dont les gestes semblaient être les mêmes depuis des générations, ces héritiers de famille de paysans qui avaient toujours vécu et travaillé sur ces terres laissent la place à une nouvelle population, arrivée depuis peu, les immigrés, d'Europe de l'Est et d'Afrique principalement, mentionnés à plusieurs reprises dans *Destino y trazo* : à Sena – province de Huesca –, le cycliste rencontre « un inmigrante en bici »<sup>63</sup> dont on ignore la nationalité. Un peu plus loin, sur la route qui relie Alcolea de Cinca à Ontiñena – province de Huesca –, il croise un berger : « No hay nadie, sólo un pastor que dice con la mano que no habla español, utilizando un “nei” tal vez búlgaro o albanés »<sup>64</sup>. Puis, à Zaidín, ville dont le nom révèle l'origine arabe, il croise un habitant « también de origen árabe »<sup>65</sup>, et à Nonaspe – province de Saragosse –, ses interlocuteurs sont de toutes origines : « Pregunto a varios

---

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>62</sup> Ángel GRACIA, *Destino y trazo: en bici por Aragón, op. cit.*, p. 43.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 44.

vecinos por algún restaurante, y me señalan con acento andaluz, árabe y rumano, un bar, un pub y el Círculo recreativo San Miguel, respectivamente »<sup>66</sup>. Pour sa part, le jeune étudiant de *Pastoral* remarque que le casino de Tosos est géré depuis plusieurs années par de jeunes Russes<sup>67</sup> et rencontre ensuite « un pastor, de sorprendente aspecto eslavo », dont il pense qu'il s'agit d'un Russe ou d'un Ukrainien<sup>68</sup>. En effet, selon un article du journal *El País* de 2017, les Espagnols ne veulent plus être bergers et depuis une quinzaine d'années, ce sont des Marocains, des Pakistanais ou des Roumains qui font ce travail<sup>69</sup>, contribuant ainsi au repeuplement de l'Espagne vide. Si les activités traditionnelles persistent, elles sont maintenant réalisées par une autre population qui n'a pas cette mémoire de la terre que semble rechercher le jeune étudiant en littérature allemande. À une population rurale qui, selon Sergio del Molino, était prisonnière de son destin, comme endormie<sup>70</sup>, vient se substituer un nouveau groupe social qui a une autre manière de concevoir la vie à la campagne. La terre est maintenant non plus cette marâtre qui nourrissait les hommes au prix d'énormes sacrifices mais un espace à exploiter ou une contrée exotique pour ces touristes ruraux en mal de dépaysement. Cette profonde mutation débouche sur une méditation de la part d'Ángel Gracia sur cette terre d'Aragon qui renferme toutes les contradictions de l'homme du vingt-et-unième siècle dans son rapport à la terre :

En Aragón encontramos los dos extremos de la geografía humana: pueblos abandonados y pueblos de colonización, lugares borrados de los mapas y nuevos planos de ciudades, pueblos destruidos por la guerra y después reconstruidos. Pero las poblaciones que reúnen, ellas solas, todas las contradicciones de la historia, que nos lleva siempre lejos de nosotros, a menudo hacia un estado que supone también un retroceso, como el abandono de la tradición y la naturaleza, las poblaciones, digo, que han tenido que reinventarse, cuando no refundarse, son las que fueron sumergidas por algún embalse, como la villa de Mequinenza<sup>71</sup>.

Peut-on, dès lors, retrouver ses racines, comme tente de le faire le jeune étudiant, dans un espace profondément modifié par l'histoire et par l'évolution des pratiques agricoles ? Il y a dans toute histoire, selon Sergio del Molino, à la fois destruction et reconstruction, mais l'emploi du terme « refundarse » laisse entendre que l'homme a besoin, intrinsèquement, d'un point d'ancrage où il trouve son identité.

---

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>67</sup> Ángel GRACIA, *Pastoral*, *op. cit.*, p. 72.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>69</sup> Laura DELLE FEMMINE, « Inmigrantes para salvar la España que se muere », *El país*, 3/04/2017, [https://elpais.com/internacional/2017/03/16/actualidad/1489657190\\_531393.html](https://elpais.com/internacional/2017/03/16/actualidad/1489657190_531393.html) [consulté le 25/09/2018].

<sup>70</sup> Sergio DEL MOLINO, *La España vacía*, *op. cit.*, p. 36.

<sup>71</sup> Ángel GRACIA, *Destino y trazo: en bici por Aragón*, *op. cit.*, p. 49.

## Entre nostalgie et quête d'identité

Le parcours en forme de pèlerinage tant du chroniqueur de *Destino y trazo* que du jeune étudiant de *Pastoral* semble être une tentative pour trouver des traces d'un passé qui n'est plus, motivée par une nostalgie qui pourrait être interprétée comme un refus du progrès, un désir de retour à un temps idéalisé, dans une attitude passéiste que décrit de façon ironique Sergio del Molino en parlant de ces jeunes trentenaires qu'il appelle « los viejóvenes » :

Los jóvenes de ayer querían parecerse entre sí, seguir la misma moda, vestir la misma ropa, escuchar la misma música. Estos viejóvenes, hijos renegados de aquella cultura, quieren identificarse con los muertos. [...] Son pocos y tienen algo de exquisito, un dandismo ruralizante<sup>72</sup>.

Cette identification aux morts, ce dandysme qui fait du retour à la terre une posture, font supposer une attitude qui ne peut pas résoudre en profondeur les problèmes de dépeuplement de la campagne et une recherche vaine de ce qui n'est plus.

Le retour à la terre correspondrait en fait à la recherche d'une essence, à une réflexion plus profonde sur l'insertion de l'homme dans son environnement. Jaime Cedillo considérerait ainsi le nouvel intérêt des écrivains de la jeune génération pour les espaces ruraux, ignorés par des pouvoirs centraux préoccupés essentiellement par l'euphémisation de l'Espagne : « El viaje a la España despoblada es el desafío de una nueva generación de escritores que ha reflexionado sobre este abandono y sus consecuencias »<sup>73</sup>. Jaime Cedillo, dans ce même article, cite Jesús Carrasco et son roman *Intemperie*<sup>74</sup> comme initiateur de cette nouvelle génération « que ha regresado a lo rural con una mirada crítica y perspectiva existencial »<sup>75</sup>.

En parcourant la campagne d'Aragon, le jeune homme revoit les moments heureux qu'il a vécus dans son enfance aux côtés de son grand-père, des instants de sérénité et d'union que permettait la chaleureuse présence de l'adulte auprès d'un enfant souvent exclu de groupes de jeunes villageois en raison de sa maladresse, de son goût pour la lecture<sup>76</sup>, de ses lunettes qui lui valaient le surnom de « gafotas » ou « cuatros ojos »<sup>77</sup>. En arrivant à Tosos, village du grand-père paternel, il se souvient de cette complicité, des jeux innocents. C'est cette même union simple avec l'adulte, à la présence rassurante, que l'on trouve dans le poème « Fuente de los machos » qui évoque la pause rafraîchissante d'un père et de son fils au cours d'une

<sup>72</sup> Sergio DEL MOLINO, *La España vacía*, op. cit., p. 238.

<sup>73</sup> Jaime CEDILLO, « La alianza del hombre y la tierra, germen de una nueva literatura rural », *El cultural*, 29/08/2016, <https://www.elcultural.com/noticias/letras/La-alianza-del-hombre-y-la-tierra-germen-de-una-nueva-literatura-rural/9749> [consulté le 26/09/2018].

<sup>74</sup> Jesús CARRASCO, *Intemperie*, Barcelona, Seix Barral, 2013.

<sup>75</sup> *Idem*.

<sup>76</sup> Ángel GRACIA, *Pastoral*, op. cit., p. 107.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 31.



promenade à bicyclette. La dernière strophe montre cette confiance absolue de l'enfant qui l'unit aussi bien à son père qu'à la nature que celui-ci lui fait découvrir :

Bebemos más y más agua  
en la fuente luminosa, pero el dulce sabor  
agrio de las mandarinas permanece.  
Los saltamontes caen sobre mi cabeza.  
Me conocen de otros veranos.  
Llevaré el que se deje atrapar al agujero negro.  
El mundo está bien hecho porque lo hizo mi padre<sup>78</sup>.

Pour l'enfant, le monde qui l'entoure est intimement lié à son père, pour le garçonnet qu'évoque *Pastoral*, il l'était au grand-père. Retrouver ce parent défunt, en faire le deuil, c'est s'unir à nouveau avec cet espace indissociable de la figure de l'adulte protecteur ; écrire la vie des ancêtres disparus, comme a décidé de le faire le jeune homme, c'est alors « como si fuese ellos, como si, al encontrarme en los lugares por donde se desarrollaron sus vidas, pudiera sentir y morder la esencia de su existencia, para después masticarla silenciosamente, digerirla e incorporarla a mi organismo »<sup>79</sup>. Faire le deuil de ses grands-parents, c'est donc faire siennes toutes les expériences de ses ancêtres, s'approprier un vécu qu'il portera en lui, d'où ce sentiment de nostalgie qui peut apparaître mais qui est bien différent du « dandismo ruralizante » évoqué par Sergio del Molino.

Ce n'est d'ailleurs pas qu'une vision idéalisée de l'espace rural que proposent aussi bien la chronique que le roman d'Ángel Gracia : les terres parcourues portent les traces des violences du passé, celles de la Guerre Civile principalement pour le cycliste chroniqueur qui se souvient de la présence de George Orwell à Monte Irazo et s'émeut devant « [u]n cenotafio con muertos que aún puedo sentir »<sup>80</sup>, puis visite les vestiges de la guerre à Fonfría – province de Teruel –. Le jeune étudiant n'évoque pas la guerre mais des morts violentes qui font partie de la mémoire de ces contrées et qui ont fait ce que Sergio del Molino considère comme une légende noire de l'Espagne vide<sup>81</sup> : c'est la nature imprévisible qui peut provoquer ces morts, comme en témoigne la *peña del Rayo*, précédemment mentionnée, mais aussi les difficiles conditions de vie, qui font des maisons des pièges mortels, comme elle l'a été pour sa grand-mère, morte à la suite d'une chute dans les escaliers de la maison vétuste<sup>82</sup>.

---

<sup>78</sup> Ángel GRACIA, *Arar*, op. cit., p. 30.

<sup>79</sup> Ángel GRACIA, *Pastoral*, op. cit., p. 79.

<sup>80</sup> Ángel GRACIA, *Destino y trazo : en bici por Aragón*, op. cit., p. 23.

<sup>81</sup> Sergio DEL MOLINO, *La España vacía*, op. cit., p. 96.

<sup>82</sup> Ángel GRACIA, *Pastoral*, op. cit., p. 87.

Mais les hommes sont aussi victimes de la violence des autres, comme ce fut le cas pour l'arrière-grand-père du narrateur ou pour cette femme de Cariñena tuée par son mari<sup>83</sup>.

C'est donc l'idée d'une terre à la fois cruelle et nourricière, qui apporte chaleur et souffrance, qu'ont transmise les parents et grands-parents du jeune homme. La mémoire s'inscrit dans ces espaces, où l'étudiant citadin retrouve ses racines. Au cimetière de Longares, les noms de famille qui se répètent sur les pierres tombales<sup>84</sup> inscrivent une mémoire pérenne qui n'existe plus dans l'anonymat des grandes villes. Cette généalogie gravée à jamais sur les pierres tombales, ces origines clairement identifiées donnent au jeune homme son identité, c'est à ce village où se trouve la sépulture de ses ancêtres que le citadin appartient et Tosos n'est pas seulement lié à de lointains souvenirs d'enfance, pour les femmes du village qu'il croise, il est l'un d'eux : « Les cuento que mi abuelo nació allí en 1915, y al instante ya no me ven como forastero »<sup>85</sup>.

Mais malgré ces racines qui le rattachent à ces terres, il semble y avoir aussi un sentiment de dépossession face aux maisons qui n'appartiennent plus à la famille : la maison des grands-parents a été vendue et démolie par des *tardorurales*<sup>86</sup>, ces nouveaux venus qui n'ont pas la nécessité de conserver les traces d'un passé qui n'est pas le leur, les *parideras*, associées à l'histoire familiale, ont pratiquement disparu du paysage aragonais. Ainsi, si les villageois le considèrent comme un des leurs, lui n'est pas sûr de son appartenance : « Mis abuelos pertenecieron en vida a este lugar y muertos son ya tierra de su tierra. ¿De dónde soy yo? Podemos amar el campo, la casa del pueblo, las gentes que hemos conocido de toda la vida, pero ¿qué amo yo en Zaragoza, en Jena? »<sup>87</sup>. C'est la fugacité des traces de la vie urbaine contemporaine, le cosmopolitisme croissant, qui pourraient expliquer le besoin de retrouver les racines et de les transmettre ; comme Ángel Gracia, le jeune narrateur nourri des lectures de Confucius fera de l'écriture l'outil de transmission et de pérennisation de ce passé dont les traces matérielles disparaissent inexorablement :

[...] para mi padre y mi abuelo Valhondo era el horizonte de todos los amaneceres helados saliendo con el rebaño, de todos los atardeceres abatidos por el hambre y la lluvia; para mí, sin embargo, es sólo el escenario desmoronado de un recuerdo, elegíaco y conciliador, que yo escribo por mi familia. No existe pues, el tiempo, sino diferentes espacios donde nos encontramos con los demás, con nosotros mismos<sup>88</sup>.

---

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>84</sup> « Vivir en el pueblo, o volver a él, es leer alguno de tus apellidos repetidos en cada tumba, en cada lápida », *Ibid.*, p. 42.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 109.

La terre ne peut plus être cet horizon quotidien qu'elle était autrefois mais elle devient, dans une société de plus en plus urbanisée et cosmopolite, un lieu de mémoire qui donne à l'individu son identité et sur lequel il témoigne.

## Conclusion

L'Espagne vide décrite par Sergio del Molino est au cœur des deux textes d'Ángel Gracia que nous avons analysés. Le jeune homme et le cycliste chroniqueur parcourent tous deux un Aragon dépeuplé, qui ne semble pas avoir bénéficié du programme de modernisation des infrastructures qui a transformé l'Espagne depuis son intégration dans la Communauté Européenne en 1986. Ce pays, qui a été en 2007 – année de publication de *Pastoral* –, la huitième économie mondiale, qui est aujourd'hui la quatorzième<sup>89</sup>, porte encore la trace d'une économie rurale qui a perduré en Espagne plus que dans d'autres nations occidentales.

Par le biais de la fiction narrative et du personnage du jeune citadin qui vient de perdre, à la mort de son grand-père, la mémoire vivante de ce lien intime qu'il avait avec son village d'origine, Ángel Gracia montre tous les bouleversements qui se sont opérés en deux générations et dont veulent témoigner les écrivains actuels, dont beaucoup ont, comme l'étudiant aragonais, des racines rurales qu'ils veulent retrouver, alors que la génération précédente, celle incarnée par le père du jeune garçon, semble plutôt vouloir tirer un trait sur un passé misérable, comme si ces anciens paysans voulaient effacer une identité antérieure pour mieux construire un futur meilleur pour eux-mêmes et, surtout, pour leurs enfants. C'est ce silence des parents sur leur difficile exode et le souvenir idéalisé des vacances auprès de grands-parents complices, qui explique, dans *Pastoral*, le besoin de retour aux sources.

La présence des immigrés, le développement de nouvelles activités dans ces lieux abandonnés par les générations de l'après-guerre, ouvrent une perspective d'évolution, de repeuplement d'une Espagne vide dont l'identité change. Reste alors aux écrivains, comme Ángel Gracia, la tâche de pérenniser par l'écriture cette Espagne dont les derniers témoins ont disparu. Un être tire son identité de ses souvenirs et s'intègre dans une communauté par cette mémoire transmise de génération en génération. Par tous ceux qui, comme Sergio del Molino,

---

<sup>89</sup> « España seguirá perdiendo peso: de octava economía mundial en 2007 a decimosexta en 2027 », *El economista.es*, 27/12/2017, <https://www.economista.es/economia/noticias/8835030/12/17/Espana-seguira-perdiendo-peso-de-octava-economia-mundial-a-decimosexta-en-2027.html> [consulté le 30/09/2018]

pensent que « [n]o es que reconozcamos ese paisaje, es que somos él. Somos esa España vacía, estamos hechos de sus trozos »<sup>90</sup>, l'Espagne vide ne meurt pas.

---

<sup>90</sup> Sergio DEL MOLINO, *La España vacía*, *op. cit.*, p. 248.